

119
ОБМЕН

ACTA ORIENTALIA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS

K. CZEGLÉDY, A. DOBROVITS, L. FEKETE, J. NÉMETH, S. TELEGDI

REDIGIT

L. LIGETI

TOMUS X

FASCICULUS 3



1960

ACTA ORIENT. HUNG.

COMPTES RENDUS
BUCHBESPRECHUNGEN — REVIEWS
БИБЛИОГРАФИЯ И КРИТИКА

MORAVCSIK, GYULA, *Byzantinoturcica* I. *Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkvölker*. XXVIII et 609 pages. II. *Sprachreste der Türkvölker in den byzantinischen Quellen*. XXV et 376 pages. Zweite durchgearbeitete Auflage. Berliner Byzantinische Arbeiten, Band 10, Band 11. Berlin 1958. Akademie Verlag. Brosch. DM 68,—.

Quinze ans après sa parution, la première édition de l'ouvrage de M. Moravcsik a été complètement enlevée. C'est à l'intérêt toujours vif pour cette oeuvre que désire satisfaire cette deuxième édition que nous saluons chaleureusement. A propos de la deuxième édition nous estimons superflu de répéter les éloges que les byzantinologues et les turcologues ont adressés à l'auteur à l'époque de la publication de son livre et auxquels de notre côté, nous nous joignons sans réserve. Je tiens à insister toutefois sur le fait que non seulement la deuxième édition représente par rapport à la première un surcroît bibliographique considérable, mais qu'elle apporte le complément et la correction de certaines données, vues et interprétations. Je voudrais avant tout rendre hommage à la patience et à l'acribie dont l'auteur a fait preuve pour offrir au lecteur l'oeuvre dans sa forme actuelle.

Les quelques remarques critiques qui suivent ne concernent pas l'oeuvre personnelle de M. Moravcsik, mais les vues qu'elle enregistre, et elles se limitent aux problèmes relatifs à la transcription des mots et des noms tures. Au point de vue de la turcologie, ces problèmes peuvent compter sur un intérêt particulier, ce dont témoigne d'ailleurs l'ouvrage de R. Hartmann *Zur Wiedergabe türkischer Namen und Wörter in den byzantinischen Quellen: Abh. d. Ak. d. D. Wiss. zu Berlin*, 1952. Je ne m'occuperai pas des noms et mots hongrois, bulgares et en général d'origine non turque, amplement représentés dans le *Byzantinoturcica*.

Il est normal que la matière la plus riche soit fournie par l'osmanli. De ce point de vue le fait que depuis le XV^e siècle l'osmanli se soit conservé dans des documents importants en écriture grecque, et que l'osmanli écrit en caractères grecs soit représenté presque jusqu'à nos jours par une ample matière, revêt une grande importance. Pour la bibliographie de cette question voir *Byzantinoturcica* II, 22—23. Aux données s'y trouvant il faut encore ajouter: J. Eckmann, *Yunan harflı karamanlı imlâsı hakkında: Türk dili ve tarihi hakkında araştırmalar* I (Ankara 1950), 27—31; *ibid.* une bibliographie complémentaire.

M. Moravcsik (II, 31—36) traite en détail de la question des transcriptions: il indique la valeur phonétique de chaque lettre en grec moyen et examine soigneusement quels sont les phonèmes tures transcrits par tel ou tel caractère grec. Pour que cette énumération puisse être impeccable, il aurait fallu que ceux qui se sont occupés jusqu'à

présent de l'explication des mots et noms turcs en question, — à condition que l'étymologie proposée fût correcte — eussent essayé de déterminer avec exactitude la forme turque cachée derrière la transcription en caractères grecs. Or, les commentateurs n'en ont rien fait, ils se sont contentés dans la plupart des cas de confronter le mot ou nom turc en écriture grecque avec la forme écrite classique du turc ancien, de l'osmanli etc., sans se soucier par ailleurs de la forme phonétique exacte du mot turc en question que la transcription grecque n'avait pu fixer qu'au prix d'une déformation plus ou moins considérable.

C'est ainsi que la règle proposée pour la lecture cesse d'être valable dans toute une série de mots, et il arrive même que la «règle de lecture» reste simplement inadmissible.

Voici quelques exemples.

Grec *a*, turc *o*. La règle est absolument correcte, mais quelques-uns des exemples énumérés demandent à être expliqués. C'est le cas par ex. pour *Κουρπαγάς*, turc *Qur-boya*. Au passage cité (p. 33), Houtsma donne la forme كوربا qu'il lit *Kurbuga* et dont il déduit le premier membre du كور *kur* «gross». Au lieu de *kur* il faut évidemment lire *kür*. Le deuxième membre du nom doit être expliqué par le mot *buqa* «taureau». Pour comprendre la forme présente aberrante, cf. osm. *boğa* «bull» (Hony², 45). Il n'est guère douteux que *Κουρπαγάς*, ce personnage distingué turc des années 1090 soit identique avec le chef seldjoukide dont le nom se retrouve chez Sauvaget (*Journ. As.* 1950, p. 36) sous la forme كوربا *Kür-buqa*. Au lieu de *Qur-boya* proposé par l'auteur, il faut donc lire *Kür-boya*. Comme source du nom *Χαγμπαντᾶς* cité parmi les exemples, l'auteur indique, toutefois avec un point d'interrogation, une forme *Kerbende* «ânier». Selon cette explication il est évidemment difficile de retrouver le *o* turc marqué par le *a* grec. En réalité il s'agit ici d'une fâcheuse inadvertance. Dans la première édition on trouve en guise d'explication de la transcription grecque un prétendu *Qorbanda* mongol (II, 286); dans la première syllabe de ce nom on retrouve bien le cas grec *a*, turc *o*, quoique sous une forme peu convaincante. Dans la deuxième édition, on a ensuite remplacé *Qorbanda* par *Kerbende*, mais on a oublié de supprimer le nom du rang des exemples du grec *a*, turc *o*. Notons que le *Kerbende*, adopté dans la nouvelle édition comme un nom soi-disant mongol, est également inadmissible; par contre il est facile d'établir un accord entre la transcription *Χαγμπαντᾶς* et le pers. خربنده *χar-banda* «an ass-owner, muleteer» (Steingass, 452b). En ce cas on aurait naturellement affaire à un sobriquet, et en même temps à une déformation plutôt outrageante du nom *χudā-banda*.

Grec *a*, turc *e* (*ä*). Selon une transcription plus exacte on ne peut parler que d'un *ä* turc ouvert; en effet, l'orthographe *e* est ambiguë, dans la même transcription phonétique elle représente, dans la plupart des cas, un *e* fermé. Ainsi nous aurons: Πατζινάκοι, *Bäcünäk*; πεκλάρπιας, *beklärbäk*; Τανᾶς, *Tänä*; τζαλαβῆς, *čäläbi*; τζιτζάκιον, *čičäk*. Dans le nom Ἀσπαγοῦχ on ne sait trop si l'on doit lire *ä* ou *a*, par contre Ἀσπιαση n'est certainement pas la transcription de *Aq-sähir*; sous l'orthographe *σιαση* il faut chercher une prononciation *sär* (< *sär* < *sähr*).

Grec *a*, turc *i*. Pour justifier cette règle de lecture, ou si l'on préfère de transcription, l'auteur apporte trois exemples. 1. Ἰζαδίης ar.-turc Ἰzzadīn. L'identité de ces deux variantes est incontestable, par contre la transcription grecque est loin de rendre la forme Ἰzzadīn. Elle repose sur une altération vulgaire du nom. 2. Ἀλιάης, osm. *Ilyās*. Cette transcription grecque est inséparable des variantes suivantes du même nom: Ἐλιέης, Ἰλιάς, Ἐλιάς. Toutes les formes sont effectivement liées à la variante *Ilyās*, mais pas directement; la forme Ἀλιάης reflète une fois de plus une altération vulgaire. 3. Κάγγα, turc *Qingir* «résolu, courageux, preux». Cette ancienne étymologie est inadmissible, comme cela ressort clairement des études citées de Czeglédy (II, 145). En un mot,

aucun des trois exemples n'est de nature à justifier que le *a* serve à la transcription du *i* velaire.

Grec *av*, turc *ab*. 1. Ἀδδουλάχ, ar.-osm. Ἀδδουλᾶχ. L'identification est correcte, cependant la transcription grecque ne reflète pas la forme Ἀδδουλᾶχ, mais une variante vulgaire de celle-ci, *Awdulaχ*. Régulièrement on s'attendrait à trouver la forme vulgaire **Awdula* qui est en effet attestée par Dukas sous la forme de Ἀδδουλᾶς. 2. Ταυγάστ, turc *Tabyač*. Le nom turc possédait aussi les variantes *Tawyač* et *Tamyač* (cf. Ligeti, dans *Acta Orient. Hung.* I, 183, note 44); la transcription grecque s'adaptait à la variante *Tawyač*. Cela signifie que la correspondance grecque *av*, turc *ab*, *a priori* difficile à défendre, ne doit pas être retenue.

Grec *δ*, turc *y*. Plus exactement, il s'agit ici de la transcription *di*, du reste assez rare. Actuellement je ne saurais citer que trois exemples à l'appui. 1. Διαγούπις, ar.-osm. *Ya'qūb* sont en effet inséparables l'un de l'autre, mais la transcription grecque nous donne une variante vulgaire du nom sous la forme de *Yagup*. (Pour le changement *q > g* en vieil osmanli, cf. T. Halasi Kun, *Gennadios török hitvallása [Profession de foi turque de Gennadios]*, dans *KCsA* vol. I Suppl., pp. 212—213; pour le changement *b > p* en position finale, voir *ibid.*, pp. 202—203.) 2. Διαγονπιασίας, nom d'un chef de guerre osmanli des XV^e—XVI^e siècles. L'auteur ne donne pas de restitution évidente. Dans la première partie du nom on doit chercher sans aucun doute le nom *Yagup*, dans la deuxième partie un nom de charge qu'à partir de la transcription actuelle on pourrait interpréter comme *baša*. La forme intégrale du nom serait donc *Yagu(p)-baša*. 3. διαρίχια (τά) «Rüstung der Kumanen und der Turkomanen»; le nom possède également une variante *γιαρίχια*. Son explication proposée (*yariq*) est parfaitement correcte. Bien que la forme généralement connue du mot turc soit *yaraq* (cf. Radl. III, 106 «das Instrument, die Waffe»; c'est du turc que provient le mong. *kereg jaray* «affaires en général; besoins», Kow. III, 2511; cf. Radl. II, 1088), néanmoins, la variante *yariq* est amplement attestée (Gabain, *Altürk. Gram.* Kāšyarī, Houtsma, Tuḥfat, etc.). Il est à noter que la variante *yariχ* n'est pas impossible non plus, cf. *Cod. Oum*, éd. Grönbech, p. 116, connaît aussi, à côté de *yariq* «hell, leuchtend, klar», son homophone, la forme *yariχ*.

Grec *δ*, turc *j*. On ne peut pas ranger parmi les exemples cités le nom Μουνδίουχος, puisqu'on doit compter avec une combinaison des lettres *di* (l'interprétation turque proposée ne me semble pas convaincante). Le nom de l'Oural ne peut pas être éliminé *a priori* des exemples, cependant son explication soulève un problème assez compliqué; en effet, les trois données diffèrent non seulement au point de vue chronologique, mais encore au point de vue linguistique (dialectologique). L'orthographe de Γείχ fournie par Constantin Porphyrogénète peut être expliquée en partant d'une forme du type kiptchak, très probablement d'une forme péchénergue *Yäyiq*, *Yäyix*; cf. J. Németh, *Die Inschriften des Schatzes von Nagy-Szent-Miklós*, p. 57. Par contre dans sa transcription Δαίχ Ménandre, au VI^e siècle, ne s'est certainement pas servi d'un *δ* devant *a* pour noter un *j*, encore moins un *y*. Dans cette position phonétique, on ne peut même pas songer à un *č*. Ce qui est certain c'est qu'il s'agit là d'un phonème qui en fin de compte se laisse ramener à un *y* proto-turc. La transcription de l'initiale *j*- ou *č*- par un *δ* grec ne peut être conçue que comme un procédé aberrant, par contre il n'est nullement impossible qu'il faille partir tout simplement d'un *č*. C'est ce que fait d'ailleurs entre autres M. Räsänen, *Materialien zur Lautgeschichte der türkischen Sprachen* p. 185. Une partie des exemples de M. Räsänen n'est malheureusement pas impeccable. Abstraction faite pour Δαίχ qu'on vient de discuter, l'initiale *di* du bulgare danubien *diom* «serpent» peut facilement être interprétée *di*, tandis que le hongr. *gyeplő* (*deplő*) «rêne» ne peut être ramené aucunement à **dipliy*. On ne peut pas séparer de cet exemple δόγια (*dōgia*) «fête funéraire, repas de funérailles» attesté également chez Ménandre. En effet, dans

ce mot, le δ figure également devant une voyelle postérieure, il s'agit cette fois encore d'une initiale qui remonte à un y - proto-turc et qui se présente ici sous la forme d'un d - pouvant être ramené à un δ -. Le mot est amplement attesté dans les anciennes langues turques : titre de l'Orkh. *γoy* «die Trauer, Leichenfeierlichkeit; Begräbniszeremonie» (Radl. III, 409), «Totenfeier» (Gabain, *Altürk. Gram.*, 356), «Totenmahl» (Käšgarī, éd. Brockelmann, 92). Marquart: *Ung. Jb.* IX, 81, a expliqué la glose de Ménandre à partir de l'alain. Le mot peut effectivement être démontré dans l'ossète: *dāǰ, doǰ* «скачки, бер». Selon V. I. Abaev, *Историко-этимологический словарь осетинского языка I* (Moskva 1958), 373—374 le mot ossète ne fait pas partie du fond primitif du lexique iranien de cette langue, mais c'est un ancien mot d'emprunt turc provenant du legs alain de l'ossète. M. Abaev élimine correctement les difficultés sémantiques (course à cheval < course à cheval organisée dans le cadre d'une cérémonie funéraire), tout en indiquant en même temps que l'initiale d ossète (alaine) ne peut être expliquée ni par le y ni par e \dot{y} turc, mais seulement par le δ -. Le mot a passé de l'ossète (alain) dans certaines langues caucasiennes: grouz. *doǰi*, touch. *doǰ* «скачки». De ma part, je pense qu'il n'est pas exclu que les gloses turques recueillies par Ménandre aient passé chez les Byzantins, à la rigueur chez Ménandre non pas directement du turc, mais par l'intermédiaire d'un parler iranien. Tout ceci revient à dire que le grec δ n'a guère pu servir à la transcription du turc \dot{y} . Il est à noter enfin que l'initiale du nom *Δάρις* du II^e siècle de notre ère (Ptolomé) doit être expliquée de la même façon. Ici encore, il est facile d'admettre que ce nom turc ait été transmis à travers l'iranien.

Grec ϵ , turc \dot{i} et \dot{i} . Les exemples cités en faveur de l'interprétation d'un \dot{i} palatal turc sont tout au moins de valeur douteuse. En aucun cas *Ἀρξενερίης* ne reflète avec une précision phonétique (et cela non seulement en ce qui concerne le \dot{i}) l'ar.-turc. *Hāji Girāi*, forme «classique» du nom, mais seulement une version vulgaire de celui-ci. Pour les autres exemples on peut préciser davantage la valeur phonétique de l' ϵ . M. T. Halasi Kun dans *KCsA*, vol. I, Suppl., p. 185, a montré que dans les textes turcs en caractères grecs nous devons compter dans la première syllabe avec un changement $\dot{i} > \epsilon$; *ibid.*, voir la bibliographie détaillée de la question. Par conséquent, les orthographes *Ἐλχάνης* (émir turc autour de 1095), *Ἐμπράμιος* (avec les variantes *Ἰμπραχίμ* et *Ἰπραίμ*) doivent être lus non pas *Ilyān*, et *Ibrāhīm*, mais *Elxan* et *Ebraim*. Pour d'autres raisons, *Μεζέτης* ne doit non plus être lu *Mezēd*, mais *Mezet*.

Grec ϵ , turc a . Dans *Ἐκράγ*, la lecture *aq* du premier élément du nom n'est qu'une hypothèse gratuite. Les formes ar.-turque *Mikāil*, pers.-turque *sālar* «Befehlshaber», ar.-osm. *sandūq* «Koffer» indiquées comme sources des transcriptions de *Μικέηλ*, *σελάριοι*, *σεντούκη* constituent en réalité des formes approximatives «classiques»; les prononciations sont en fait: *Mikāil*, *sālar*, *sāndūq*.

Grec ϵ , turc δ . A titre d'exemple l'auteur n'indique qu'un seul nom, le nom de *Περκλιτζίας*, chef d'une révolte de derviches (mort en 1416). Par la suite cependant (p. 251) il lit ce nom *Börklüje*. Il lui est arrivé une fois de plus de modifier la lecture *Börklüje* de la première édition, tout en oubliant d'effectuer dans cette deuxième édition toutes les autres rectifications qui en découlent. Il faut noter que la transcription grecque milite en faveur de la lecture *Börk*^o. C'est ici qu'il convient de faire remarquer que le même nom revient encore une fois dans la liste des règles de transcription, notamment pour justifier que le ϵ grec peut servir à la transcription de l' \dot{u} turc. Bien entendu, il n'en est rien, la voyelle \dot{u} étant ici le développement moderne d'un \dot{i} antérieur. D'ailleurs nous avons très probablement affaire ici à un sobriquet connu jusqu'à nos jours comme un nom commun dans certains dialectes osmanlis: *börklüce* «kurutulmuş pathcan» (*Söz Derleme Dergisi I*, 227a); le mot est probablement dérivé de *börk* «bérets» (Radl. IV, 1699).

Grec ϵ , turc u . Le nom *Σαριτζίας* cité en guise d'exemple a aussi les variantes *Σαροντζιάς*, *Σαρατζίας*. Il n'est guère probable que ces formes représentent différentes variantes phonétiques, de même qu'il est difficile de s'imaginer qu'il faille chercher sous ces orthographes la prononciation *Saruja*, comme le veut l'auteur. Selon toute probabilité c'est la lecture *Sarija* qui est correcte; le flottement de l'orthographe s'explique simplement par le fait qu'il n'existe pas de signe grec correspondant pour rendre l' \dot{u} velaire.

Grec ov , turc o . Le nom *Ἀτρουδής* (général turc vivant autour de 1133) ne remonte pas au turc *Ai-toydi* «la lune se leva», mais à *Ai-tuydi*. La voyelle de *toy-* «naître» offre la voyelle u dans les langues du type tourki (tourki, tar. *tuy-* «geboren werden», Radl. III, 1430), ainsi que dans certaines langues kiptchak, comme, par exemple, dans un des dialectes du *Cod. Cum.* (*tuv-* > *tuvdi*; cf. Grönbech, p. 247), et on retrouve cette voyelle même dans un nom coman de Hongrie *Aydua*. (Németh, *Die Inschriften des Schatzes von Nagy-Szent-Miklós*, p. 55, note 4, a mis en avant une évolution *ua* < *ova*; au point de vue historique ceci est correct pour le turc en général, mais dans le mot coman en question il faut compter avec une voyelle u). La présence de *ἀλουφάτζηδες*, ar.-osm. *'ulūfeci* «Söldner, berittener Söldling» parmi les exemples de cette catégorie est manifestement due à une erreur existant déjà dans la première édition, puisqu'ici on ne peut parler en aucune manière d'une correspondance grec *ov*, turc (osm.) o . Notons par ailleurs que la forme arabe-osmanlie indiquée plus haut comme origine de la transcription grecque n'est pas satisfaisante. Il est vrai que Redhouse (*A Turkish and English Lexicon*, 1921, p. 1318) transcrit le mot *عولوفجي* en *'ulufeci* et l'interprète comme «a stipendiary; specific name of members of the old regular cavalry corps». Cependant, dans le persan le mot se prononce aussi *'alufaji* («a stipendiary» < *'alūfa* «provender for a horse; stipend, salary, pension, soldier's pay, subsistence-money; rations, daily pay», Steingass, 864b). La transcription grecque reflète naturellement cette dernière prononciation (*alufaji*, *alofaji*). Il est de même erroné de faire figurer parmi les exemples du grec *ov*, turc o le mot *Τουργούτης* étant donné que dans les deux éditions on trouve *Turyut* comme original de la transcription.

Grec ov , turc δ . Quoique l'écriture grecque ne possède pas de signe approprié pour rendre la voyelle δ , la substitution par un *ov* est *a priori* improbable. Dans le cas présent la graphie *ov* doit être lue sans aucun doute \dot{u} , et dans les noms en question nous avons affaire à un développement turc $\delta > \dot{u}$; en tout cas, la transcription grecque n'a rien à y voir. La leçon correcte de *Ούζπέν* n'est pas *Özbäg*, mais *Üzbäk*. *Χαράκιουλ* (nom d'un fleuve dans la plaine de la Russie méridionale aux IX^e—X^e siècles) ne doit pas être lu *Qara-köl*, mais *°-köl*, la forme *kül* étant la variante dialectale de *köl* «lac». Néanmoins l'étymologie n'est pas évidente, parce qu'il est assez insolite de trouver dans le nom d'un fleuve l'indication «lac». Ou doit-on penser ici au téléoute, altaïque, où le mot *köl* signifie, entre autres, «der Arm eines Flusses» (Radl. II, 1268)?

Grec σ , turc \dot{s} . Dans quelques-uns des exemples cités par l'auteur le \dot{s} turc est transcrit non par σ , mais par *σι*. Tels sont: *Ἀκσιαση*, turc *Aq-sär* (cf. *supra*); *Πέγσιαση*, pour turc *Bäg-säri* au lieu de *Bäg-säri*; *σαραπτάγ*, pers.-osm. *šarabdār* «Mundschenk»; *Σιαχρούχ*, pers.-mong. *Šaxruχ* (le *Šaxruχ* proposé par l'auteur est une fois de plus une forme «classique»). Sur la graphie *σι* en valeur du \dot{s} osm., cf. T. Halasi Kun, dans *KCsA*, vol. I Suppl., pp. 153—154.

Grec σ , turc z . Il ne faut pas oublier qu'en position finale, le changement $z > s$ est caractéristique de certains dialectes kiptchak; cf. Németh, *Die Inschriften des Schatzes von Nagy-Szent-Miklós*, p. 56. Un phénomène semblable n'est pas inconnu non plus dans le vieil osmanli; cf. T. Halasi Kun, dans *KCsA*, vol. I. Suppl., pp. 207—208: S. Kakuk, dans *Acta Orient. Hung.* V, 190. C'est de toute façon ici qu'il faut tenir compte

de Ὀλύμπος, nom d'un Tatar chrétien de la fin du XIV^e siècle. La forme *Olmaz* adoptée par l'auteur demeure en tout cas inadmissible. Même la variante *Olmaz* de ce nom ne serait acceptable que si le nom provenait d'une langue oghouz (sinon on attendrait *Bolmaz* < *Bolmaz*). Le nom en question provient cependant des *Notitiae Sugdaecae*, et à la base des autres noms tures (tatares) remontant à cette source, il faudrait plutôt penser à une langue du type kiptchak. Si notre hypothèse est juste, la transcription grecque en question doit être lue *Ölmās*; pour mes remarques concernant ce nom ture, voir *Acta Orient. Hung.* V, 318.

Grec χ, ture š. C'est plus exactement la combinaison des lettres χι (χι) qui sert en certains cas rares à la transcription du ture (osmanli) š: *Μαυταχλας*, ture *Menteše* (plus exactement *Mäntäšä*); *μαυχλας*, au lieu du ture *paša* je lirais sans hésiter *baša* (cf. T. Halasi Kun, dans *Magyar Nyelv* XXXIV, 298—304); *τζαύχιδες*, *τζαύχιδες*, ture (osm.) *čauš*. Pour la prononciation š du χ grec dans certains dialectes grecs, cf. O. Blau, dans *ZDMG* XXVIII, p. 577 et suiv. et *ZDMG* XXIX, 569.

Évidemment on pourrait allonger la présente liste de nos remarques sur les problèmes qu'offrent les transcriptions grecques de noms tures. Cependant, ces transcriptions peuvent nous fournir encore d'autres renseignements. Il suffira peut-être de considérer cette fois deux transcriptions de cet ordre.

Dans la première édition (p. 254) l'auteur a omis d'indiquer la lecture et l'explication du mot ture *τασιμάνης* et s'est contenté de faire remarquer que c'est à propos d'un enterrement mahoméтан qu'il en est question. Dans la présente édition (p. 300), la transcription grecque est rattachée, avec un point d'interrogation, au pers.-osm. *danišmend* «gelehrt, Gelehrter». Le rapprochement est correct, mais cette fois non plus il ne peut être question d'une correspondance phonétique exacte. La transcription grecque s'appuie sur une prononciation *dašman*, «prêtre musulman», fort bien connue sous la même forme dans d'autres sources aussi. Ainsi dans l'exercice de la chancellerie chinoise de l'époque mongole, le mot se retrouve dans la transcription *ta-che-man*, lire *dašman*; cf. M. Lewicki, *Les inscriptions mongoles inédites en écriture carrée* (Wilno 1937), p. 31. D'après Chavannes (*Inscriptions et pièces de chancellerie chinoises de l'époque mongole*) Lewicki s'est référé à cinq documents chinois, le sixième document de ce genre — qui se trouve dans l'ouvrage de Chavannes — ayant échappé à son attention; cf. *T'oung Pao* IX, p. 376 : 1276). Ts'ai Mei-piao, *Yuan tai pai houa pi tsi lou*, p. 130, ne publie pas moins de 13 documents chinois, mais bien entendu, ceux-ci aussi, ne constituent qu'un fragment des passages où le terme *ta-che-man* est mentionné. Sous la forme *daš-mad* (pluriel de *dašman*), le même mot est attesté dans un document de langue mongole, en écriture 'phags-pa; cf. N. Poppe, *The Mongolian monuments in 'Phags-pa script* (Wiesbaden 1957), pp. 46—47, 83. Rappelons encore la forme assez singulière de *tesman*, à la rigueur *desman* (*t'ö-sse-man*), recueillie, au sens de «mollah (chin. *man-la*)» par le *Yi-yu*, vocabulaire sino-mongol des Ming (f. 70a). Pour l'interprétation du *dašman*, voir B. J. Vladimircov, *Mongolica I*, dans *Записки Коллегии Востоковедов I* (1925), p. 330. On peut retenir encore les variantes suivantes: osm. *danišmend* «learned, learned in the law» (Redhouse, 885); hist. *danišman* «danišılan kimse, fakih, âlim» (*Tanıklariyle Tarama Sözlüğü I*, 178); dial. *damışman* «bilgili, âlim, fakih» (*Söz Derleme Dergisi I*, 401).

Les *Notitiae Geographicae A 533* nous fournissent le nom d'un petit fleuve pouvant être localisé dans la péninsule de Crimée, le *Χαράσιον*. Le nom date des IX^e—X^e siècles, son interprétation est confirmée par une glose grecque: *μαῦρον νερόν* «eau noire». La restitution *Qara-su* adoptée par l'auteur paraît à premier abord en effet très engageante, mais elle a l'inconvénient d'avoir négligé le *iota*. Or cette lettre ne peut être liée au *ov* subséquent, tandis que si on la rattache au *σ* précédent, on aura la lecture *Xara* (ou *Qara*) *šu* qui nous surprend. Ce qui est surprenant dans cette lecture c'est que le ture

ancien *sub* «eau» (> *su*, *sui*, *su* etc.) s'y présente sous la forme *šu*, c'est à dire avec l'initiale *š*, donc avec la même initiale que dans le tchouvache (cf. tchouv. *šiv* «eau; fleuve»). Et ceci revient à dire qu'on peut démontrer en Crimée les vestiges de la même langue turque de type tchouvache dont le souvenir nous est conservé par *Σάρκελ*, lire *Sarkäl* «maison blanche», nom d'une fortification khazar du IX^e siècle, non loin de l'embouchure du Don. Bref, nous sommes en présence, cette fois encore, d'un nom de fleuve remontant à la langue de type tchouvache des Khazars. Par ailleurs il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que le skholiaste anonyme des *Note. Georg. A*, à qui l'on doit la glose sur le fleuve *Χαράσιον*, mentionne aussi le pays des Khazars (cf. *Byzantinoturcica I*, p. 465). (En tout état de cause, *Καράσιον*, nom d'un fleuve de Syrie, appelé ici-même par l'auteur, n'a rien à voir à l'affaire.)

Ces quelques remarques que je viens de formuler prouvent suffisamment, je crois, l'importance que j'attache à l'ouvrage de M. Moravcsik. En effet, les *Byzantinoturcica* présentent, pour les turcologues, un instrument de travail sans pareil. Maintenant c'est aux turcologues de se servir des renseignements linguistiques si riches qu'offrent les deux beaux volumes publiés par l'Académie de Berlin.

L. Ligeti

HERBERT W. DUDA, *Die Seltshukengeschichte des Ibn Bībī*. Kopenhagen, Munksgaard, 1959. XVII + 366 S.

Ein in jeder Hinsicht schönes Buch. Die musterhafte Übersetzung einer wichtigen persischen geschichtlichen Quelle aus einer Zeit, wo die Quellen dürftig sind, in sehr schöner Ausstattung.

Die Quelle behandelt das Zeitalter von 1192 bis 1280 und liegt in der Ausgabe von HOUTSMA seit langem vor. Es ist eigentlich ein Auszug (Muhtasar), — verfasst von einem Unbekannten —, aber wir haben dadurch, dass DUDA die Epitome übersetzt hat, nichts verloren; er hat auch die Istanbuler Handschrift des in äusserst schwulstigem Stil geschriebenen Originals durchgesehen und die Stellen, die von Belang sind, am Ende seiner Übersetzung mitgeteilt.

Nach einem ausführlichen Inhalts- (6 S.) und Literaturverzeichnis (5 S.) gibt DUDA eine sorgfältig ausgearbeitete philologische Einleitung (15 S.) und von S. 16 bis S. 326 gibt er die Übersetzung, mit zahlreichen Anmerkungen, hauptsächlich philogischer Natur, in denen oft auch die Varianten der Eigennamen mitgeteilt werden. Ein Register von 16 Seiten schliesst das Buch ab.

Das wertvolle Werk des Ibn Bībī wird jetzt also durch die mühevollen Arbeit von DUDA weiten Kreisen zugänglich, und man wird davon gewiss ausgiebigen Gebrauch machen.

Hier möchte ich die Wichtigkeit des Werkes — infolge seiner philologischen Genauigkeit — für die Erforschung der türkischen und mongolischen Namenkunde hervorheben und einige hierhergehörige Fragen besprechen.

Die Behandlung der Eigennamen ist bei der Übersetzung einer orientalischen Quelle eine heikle Aufgabe und es ist unmöglich hier absolut folgerichtig vorzugehen. Ich finde das Verfahren von DUDA, indem er die Namen teils transkribiert, teils transliteriert, prinzipiell vollkommen richtig. In einigen Fällen möchte ich jedoch Korrekturen vorschlagen. Es wirft sich auch die Frage auf, ob es nicht richtig wäre, die transliterierten Formen immer in anderer Schrift zu geben.

In strenger Transliteration finde ich im Werke einen einzigen Namen: *TQTSŪN* (die Seitenzahlen zitiere ich nicht, das Werk hat vorzügliche Indizes). Es ist indessen